

Vertitudes

Interpréter les différences entre Les Verts et les Greens

FLORENCE FAUCHER

RÉSUMÉ L'article s'appuie sur des recherches documentaires, des entretiens et des observations conduites sur plusieurs années auprès des Verts et du Green Party pour réfléchir aux différences entre les manières dont les militants écologistes pensent leur engagement politique. Il montre comment, au-delà d'une analyse des opportunités et des contraintes politiques, il est nécessaire de comparer les racines culturelles des attitudes et des pratiques vertes afin de comprendre les singularités d'organisations politiques qui partagent des objectifs de promotion de la démocratie participative et de la société « durable ».

MOTS CLÉS Partis écologistes, Les Verts, Green Party, culture politique, contraintes et opportunités politiques, attitudes et représentations, militantisme, engagement.

ABSTRACT The article draws from archival research, interviews and observations collected over several years in both Les Verts and the British Green party to reflect on the differences between the ways party members conceive their commitment to green politics. It argues that, beyond an analysis of political opportunities and constraints, one needs to compare the cultural roots of green attitudes and practices to understand the singularities of political organisations that share a broad commitment to sustainable politics and democracy.

KEYWORDS Green parties, Les Verts, British Green Party, political culture, political opportunities and constraints, attitudes and representations, activism, mobilisation.

Pour comprendre les spécificités du mouvement écologiste français, il est important de s'arrêter sur la suggestion de Max Müller à propos des religions : « Qui n'en connaît qu'une n'en connaît aucune. » Comment savoir dans quelle mesure les attitudes, les valeurs, les propositions politiques faites par les militants verts de l'Hexagone s'inscrivent et se distinguent depuis l'émergence de l'écologie sur la scène politique internationale ? L'analyse des partis verts tend à se focaliser sur les contraintes et les opportunités politiques et institutionnelles qu'ils rencontrent dans leurs tentatives de conquêtes électorales. Les réflexions développées dans cet article proposent une stratégie différente pour comprendre les formes du militantisme vert. Elles s'efforcent de prendre en compte les dimensions intellectuelles, culturelles et historiques qui sont souvent négligées lorsque l'on étudie les partis politiques. Elles cherchent à éclairer les significations que ces engagements ont pour les acteurs, à replacer dans leur contexte les attitudes et les habitudes qui font une identité verte. Certes, le mode de scrutin est un facteur clé pour expliquer la relativement lente évolution des Verts en France ; certes, les institutions et la configuration de la compétition politique rendent les alliances tantôt inimaginables, tantôt quasi inévitables ; mais les structures de la compétition et les contraintes institutionnelles

suffisent-elles à expliquer les formes d'organisation ? Comment est-on vert « à la mode de chez nous » ? Les militants des Verts et du Green Party ont longtemps été considérés comme des écologistes « purs » par opposition aux Allemands plus sociaux. Les contextes institutionnels dans lesquels ils évoluent ont, par ailleurs, fortement contraint leur expansion. Si Les Verts¹ ont pu profiter de doses de représentation proportionnelle aux scrutins municipaux, régionaux et européens et ainsi obtenir des élus dès 1989, les Greens ont dû attendre dix ans de plus avant de voir leurs premiers élus, grâce à une réforme du mode de scrutin pour les élections européennes et à la loi sur la dévolution. Lorsque l'on s'interroge sur les motivations de l'engagement politique et sur l'attrait d'une carrière politique, les verts anglais intriguent par leur persévérance dans un contexte électoralement résolument hostile. Ces réflexions sur l'engagement écologiste s'appuient sur des travaux comparatifs consacrés aux partis verts français et britanniques depuis le début des années 1990.

De l'importance du détour

Le détour comparatif permet de soulever des questions qui ne seraient probablement pas apparues en dehors de la confrontation à des manières de faire et de penser différentes de celles qui paraissent « naturelles » ou évidentes². Sans détour, comment poser un regard extérieur sur des façons de conduire des réunions, de penser l'imbrication ou la séparation du public et du privé, d'articuler des préoccupations spirituelles ? Comment interpréter les efforts pour inventer de nouvelles façons de faire campagne ? Les verts rejettent l'idée d'avoir un leader mais comment construisent-ils un parti alternatif et participatif ? Comment expliquer le succès ou l'insuccès d'un parti niche ?

Pour comprendre le militantisme, il faut considérer ce qu'il signifie pour ceux qui y sont investis. L'approche que je propose ici est donc interprétative. Elle considère que les valeurs émergent des performances verbales et non verbales qui contribuent à définir le « nous » pour un groupe. Les performances qui m'intéressent sont les pratiques structurées qui créent une identité collective en l'énonçant ou en l'agissant³. Le sens que les verts donnent à leur engagement est construit à travers leurs activités et interactions militantes. Ces significations sont exprimées dans des codes culturels empruntés à la société au sein de laquelle ils évoluent et une identité distincte est créée à partir de ces références et de ces pratiques. « Les individus interprètent leurs expériences

1. Dans cet article, je distingue « Les Verts » (le parti français) et « les verts » (les militants politiques écologistes de France, d'Angleterre et d'ailleurs).

2. Il est intéressant de revenir sur ce que nous tenons pour évident dans notre construction de la réalité quotidienne. Voir T. Luckmann et P. Berger, *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, Penguin, New York, 1991.

3. Comme l'usage du qat (un arbre dont les feuilles aux propriétés coupe-faim et psychotropes sont consommées traditionnellement dans les cafés de manière très sociable) participe de la création de l'identité yéménite et joue un rôle dans les délibérations et dans la participation politique : L. Wedeen, *Peripheral Visions: Publics, Power, and Performance in Yemen*, The Univ. of Chicago Press, Chicago, 2008.

à partir des théories qu'on leur a transmises et qui servent de point de départ à des croyances parce qu'elles sont inscrites dans des traditions⁴.» Les verts invoquent la démocratie participative et l'égalité comme traits essentiels qui les distinguent de leurs rivaux, mais comment les mettent-ils en pratique et en quoi ces pratiques diffèrent-elles ?

La culture est le cadre nécessaire à l'énonciation de toute rationalité : les acteurs peuvent justifier et comprendre la logique de leurs actes dans le contexte au sein duquel ils ont agi⁵. Même si les individus sont toujours en un sens contraints par une culture qui fournit les cadres qui donnent un sens aux expériences et au monde, il n'est pas besoin de supposer que tout le monde tire les mêmes conclusions et interprétations des règles ou des représentations collectives ou des situations. Les vifs débats politiques au sein des partis verts illustrent par exemple comment le changement culturel est le produit des frictions entre différentes interprétations et des efforts des acteurs pour mettre en cohérence expériences et cadres interprétatifs, et pour imposer leurs propres théories et interprétations. Une « tradition », autrement dit ici l'identité verte, est le « produit contingent des luttes entre les différentes façons de concevoir et de répondre à des dilemmes⁶ ». Il n'est pas difficile de concevoir à quel point ces traditions partisans peuvent être complexes et pluralistes lorsque l'on considère les partis écologistes : les décennies de débats, de transformation et de transition, les joutes entre les « sensibilités », les divergences régionales, les contextes locaux⁷. Les écologistes sont peut-être réticents à l'idée d'élire un leader et soucieux de maintenir la collégialité des décisions, mais la pratique est le produit contingent des conflits successifs, des aspirations et des expériences, notamment celle des institutions⁸.

Les écologistes sont attachés à leur pluralisme et à leur diversité kaléidoscopique, qu'il s'agisse ou non de tendances structurées et stables. Cela se retrouve dans les noms qu'ils donnent en France aux listes pour les élections internes : arc-en-ciel, pluriel, ouverts, etc. Cela se traduit également par le droit de dissidence individuel et par l'autonomie qui permet aux groupes locaux de développer le cas échéant des stratégies contraires à celles du national (alliances préfectorales, avec la gauche ou avec le centre). De manière comparable, les Greens ont préservé presque jalousement l'autonomie stratégique des groupes locaux, l'indépendance des verts écossais et les multiples nuances de la mouvance écologiste.

4. M. Bevir, « How Narratives Explain », in D. Yanow (dir.), *Interpretation and Methods*, M.E. Sharpe, Armonk, 2006, p. 287.

5. P. Chabal et J.-P. Daloz, *Culture Troubles: Politics and the Interpretation of Meaning*, C. Hurst & Co. Publishers, Londres, 2006.

6. M. Bevir et R. A. W. Rhodes, « Defending Interpretation », *European Political Science*, vol. 5, 2006, p. 79.

7. F. Sawicki, *Les réseaux du Parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Belin, Paris, 1997.

8. G. Frankland, P. Lucardie et B. Rihoux, *Green Parties in Transition: The End of Grass-roots Democracy?* Ashgate, Farnham, 2008 ; B. Rihoux et W. Rüdiger, « Analyzing Greens in Power: Setting the Agenda », *European Journal of Political Research*, vol. 45, 2006, p. 1-33.

Quelles natures ?

Les récits de vie recueillis au cours de longs entretiens peuvent illustrer les différences entre France et Royaume-Uni. En effet, au-delà de leur caractère anecdotique, on trouve des traits communs frappants selon les pays. Prenons le cas de David, un militant ayant rejoint l'Ecology Party dès 1979. Issu d'une petite dynastie politique conservatrice du sud de l'Angleterre, il évoque la nature comme une échappatoire à la pression sociale qui impose de maintenir les apparences et les convenances. L'influence d'un milieu familial conservateur revient fréquemment dans les biographies des adhérents et l'on ne saurait donc s'étonner que les résultats exceptionnels obtenus par le parti en 1989 aient été liés à un vote protestataire contre Thatcher⁹. David évoque le *green man*¹⁰ comme source d'inspiration, un archétype mi-païen mi-chrétien qui symbolise les rapports complexes entre l'homme civilisé et la nature. Les origines de Catherine sont en revanche similaires à celles de nombreux adhérents des Verts. Fille d'un ingénieur chimiste et hygiéniste et d'une mère « d'origine paysanne », elle se souvient d'avoir, enfant, ramassé les détritiques abandonnés par d'autres pique-niqueurs et appris très tôt à ne rien jeter. Enceinte en 1986, elle a été marquée par Tchernobyl.

Ces deux exemples s'inscrivent dans deux traditions distinctes d'appréhension de la nature. Michael Bess analyse dans *The Light-Green Society* les rapports complexes de la France à son environnement naturel¹¹. Il souligne le caractère tardif de l'exode rural, associé à un mythe du progrès technique. Alors que la France développe sa passion pour la mécanisation, les fertilisants et les produits phytosanitaires, et bien que le paysan français soit, après la seconde guerre mondiale, une espèce menacée¹², « tout le monde » se sent des racines paysannes. Prendre en compte la passion française pour la modernité et la technologie – qui conduit, selon Bess, à une société « vert clair » – aide à comprendre l'approche de militants dont la formation est plus souvent scientifique qu'outre-Manche¹³. Les militants que j'ai interrogés dans les années 1990 faisaient surtout référence à René Dumont, Antoine Waechter ou Jean-Paul Deléage et professaient des perspectives résolument humanistes¹⁴.

En revanche, le monde rural britannique a été profondément transformé dès la fin du xviii^e siècle par les révolutions agricoles puis industrielles qui ont vidé les campagnes des paysans tout en y conservant une bourgeoisie (et une

9. W. Rüdiger *et al.*, « Green Blues: The Rise and Decline of the British Green Party », Strathclyde working papers, Univ. of Strathclyde, Glasgow, 1993.

10. Le *Green Man* est représenté sur des chapiteaux d'églises, notamment romanes, en Angleterre mais aussi en Allemagne, en France et en Italie. Voir W. Anderson, *Green Man*, Compass Books, Fakenham, 1998.

11. M. Bess, *The Light-Green Society: Ecology and Technological Modernity in France, 1960-2000*, The Univ. of Chicago Press, Chicago, 2003. (Traduction française de Christophe Jaquet : *La France vert clair*, Champ Vallon, Seyssel, 2011.)

12. *Ibid.*, p. 38.

13. F. Faucher, *Les habits verts de la politique*, Presses de Sciences Po, Paris 1999, p. 75-79.

14. M. Bess, *op. cit.*, p. 132-139.

aristocratie) attachée à ses racines rurales¹⁵. Les conditions misérables de la classe ouvrière urbanisée et l'essor des industries polluantes ont contribué dès la fin du XIX^e siècle à un mouvement de «romanticisation» de la campagne qui se manifeste également dans les mouvements artistiques et intellectuels tels que les préraphaélites, dans l'œuvre de William Morris, dans la réinvention de traditions telles que les Morris Dancers, diverses formes de spiritualisme et d'exploration du fantastique (allant des Hobbits de Tolkien, aux petits animaux de Beatrix Potter et aux fées et sorcières, bien avant que Harry Potter ne devienne le plus connu des magiciens¹⁶). Les militants du Green Party citent des auteurs peu connus en France comme Fritz Schumacher (*Small is Beautiful*), parfois Murray Bookchin (le promoteur américain de l'écologie sociale, libertaire et anarchiste). Symétriquement, René Dumont, André Gorz ou Serge Moscovici n'ont guère traversé la Manche. Les références divergent entre les deux pays, que l'on s'intéresse aux lectures des militants, aux œuvres de vulgarisation ou aux textes politiques voire théoriques.

Espace public, sphère privée

On trouve dans les deux pays l'influence des Lumières sur des visions réifiées de la nature (dont celles proposées par Francis Bacon et René Descartes). Cette tradition s'appuie d'ailleurs sur le christianisme dont le rôle dans les racines de la crise écologique a été discuté par des auteurs mettant en avant les encouragements bibliques à la domestication et l'exploitation instrumentaliste voire impérialiste de la nature¹⁷. Si la religion est très rarement évoquée par les militants français, les Britanniques se montrent plus disposés à évoquer la dimension spirituelle de leur connexion à la nature. Pour cette raison, *Seeing Green* de Jonathon Porritt est considéré comme un ouvrage fondateur soulignant la dimension existentielle et métaphysique de l'engagement écologiste¹⁸. En marge de la conférence annuelle du parti, les militants participent s'ils le souhaitent à des rituels chrétiens ou païens¹⁹. Toutes les réunions du parti commencent par une minute de silence, introduite dans les années 1980 par des militants quakers, un groupe dont l'influence a été profonde sur l'idéalisation

15. Cette tradition du *gentleman farmer* est par exemple illustrée par le Prince Charles dont l'intérêt pour l'agriculture, en particulier biologique, est célèbre.

16. L. Allison, *Ecology and Utility: The Philosophical Dilemmas of Planetary Management*, Fairleigh Dickinson Univ. Press, Madison, 1991.

17. D. Eckberg et T. J. Blocker, «Varieties of Religious Involvement and Environmental Concerns: Testing the Lynn White Thesis», *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 28, n° 4, 1989, p. 509-517; L. White, «The Historical Roots of Our Ecological Crisis», *Science*, n° 155, 1967, p. 1203-1207.

18. J. Porritt, *Seeing Green: The Politics of Ecology Explained*, Blackwell, Oxford, 1984.

19. F. Faucher, *op. cit.*, p. 46-53. Ces derniers sont considérés par la plupart avec un mélange d'amusement et d'irritation. Le paganisme compte un nombre croissant d'adeptes. Voir «"Everyone's a Pagan Now"», *The Guardian*, 22 juin 2009, <www.guardian.co.uk/world/2009/jun/22/paganism-stonehenge-environmentalism-witchcraft>.

de la recherche du consensus comme mode de prise de décision et sur les techniques d'apaisement des conflits.

L'idée n'est pas ici de contraster des écologistes britanniques, ouverts sur le New Age et sensibles à l'hypothèse Gaïa, et leurs équivalents français dont l'ancrage à gauche inspire souvent un laïcisme frileux. Il est plus intéressant de revenir à l'histoire des mouvements religieux dans deux sociétés très largement sécularisées pour réfléchir à leur impact contemporain sur l'engagement politique, en particulier écologiste. On peut d'autant moins se contenter d'une opposition caricaturale entre Britanniques romantiques et Français paysans qu'il n'existe plus depuis longtemps en Europe d'illusion sur une nature véritablement sauvage, mais au contraire une reconnaissance qu'il est impossible de penser le non-humain sans considérer son interdépendance avec l'humain. Alors que les deux partis étaient considérés comme les plus environnementalistes, « purs » par opposition aux Grünen, on note, à partir de la fin des années 1990, un déclin des thèmes classiques de protection de la nature au profit des préoccupations sociales. Désormais, les deux partis sont plus clairement ancrés à gauche, marqués par les thèmes de l'altermondialisation.

En Grande-Bretagne, le monarque est chef de l'Église anglicane. Non seulement l'Église et l'État ne sont pas séparés mais les évêques siègent à la Chambre des Lords et une éducation aux religions est offerte dans le curriculum scolaire et universitaire. La religion n'est pas rejetée dans la sphère du privé, ce qui n'empêche pas des débats vifs et publics entre athées et croyants. Les conflits du xix^e siècle entre les sectes protestantes ont finalement contribué à établir le pluralisme et la tolérance religieuse, y compris à l'égard des pratiques et croyances non institutionnelles. Les Églises non conformistes et leurs œuvres sociales (les *Charities*) ont joué un rôle dans la formation de l'espace public : elles ont permis le développement précoce des associations chez les bourgeois comme dans les classes populaires. Elles ont contribué à inventer les règles des réunions publiques, les procédures de désignation des exécutifs ; elles ont popularisé le recours à la manifestation, à la pétition et, plus tard, à l'action directe. Elles ont contribué à développer un esprit associatif favorable à l'affirmation de l'individualité voire de l'excentrisme, y compris dans l'intervention politique ou sociale²⁰.

En France, le catholicisme a favorisé une stricte séparation du public et du privé²¹, dont le caractère d'évidence a été renforcé avec les Lumières et les conflits républicains. Le développement associatif français est à la fois plus tardif et plus lent, postérieur à la loi de 1901. Il se fait dans un cadre longtemps suspicieux des « congrégations ». Les Verts tirent de la tradition de la gauche des accents laïcs, si ce n'est antireligieux, et une résistance, manifeste dans les entretiens : « Pour moi l'important est d'être réaliste. Nous avons un fonds de

20. F. Faucher, *Vertitudes. Comparaison du militantisme vert en France et en Grande-Bretagne*, Thèse de doctorat, université d'Aix-Marseille 3, Aix-en-Provence, 1997, p. 587-594.

21. G. Hermet, « L'individu-citoyen dans le christianisme occidental », in P. Birnbaum et J. Leca (dir.), *Sur l'individualisme*, Presses de Sciences Po, Paris, 1991, p. 132-158.

commerce à gérer : il faut que six milliards d'humains puissent vivre. Mais j'ai reçu une éducation religieuse catholique et je ne suis pas opposée aux religions²². » En effet, Les Verts s'inscrivent dans une tradition de séparation du religieux et du politique où l'individualisation s'est faite plus tardivement et où le langage de la mobilisation est largement laïc, collectif, revendiquant le lien au mouvement social. Ce phénomène est accentué par la jonction avec la deuxième et l'extrême gauche (notamment après 1989) et par le poids croissant des préoccupations sociales (et non plus seulement environnementalistes) après la période Waechter. La séparation des sphères d'action publique et privée se retrouve dans la manière dont les militants français distinguent, dans leurs discours, leur engagement politique de leurs pratiques privées, hésitent à admettre comment leurs convictions privées affectent leur choix de vie et craignent toujours de paraître « intégristes ».

L'engagement écologiste ne doit pas se limiter au vote, comme nous le rappelle incessamment le marketing visant à promouvoir les produits « verts ». La question de la cohérence entre vie privée et engagement politique traverse les mouvements verts depuis plusieurs décennies. Peut-on être « vraiment » vert et amateur de F1 ou de corrida ? Est-on vraiment honnête à soi-même si l'on mange de la viande ou part en vacances en avion de l'autre côté de la planète ? Le souci de cohérence marque plus généralement les temps de haute modernité où l'identité individuelle est largement liée au récit que l'on peut faire de soi-même et aux styles de vie et de consommation que l'on adopte²³. À première vue, il n'y a là guère de différences : au Royaume-Uni comme en France, les politiciens écologistes recyclent, prennent les transports en commun et mangent végétarien ou des produits frais bio et locaux. Néanmoins, la relation est compliquée : pourquoi doit-on se conduire vertement dans la vie personnelle ? Serait-ce de l'hypocrisie ou de l'inconséquence ? La conformité à un idéal-type de comportement écologiste est-il le produit d'un contrôle social exercé par la société, par les électeurs, par les autres militants²⁴ ?

Pour expliquer et justifier leurs actions, les individus ont recours à des registres linguistiques qui sont validés par les groupes sociaux auxquels ils s'identifient. Il y a toujours une multiplicité de justifications possibles et, lorsqu'ils sont interrogés, les individus choisissent un ou plusieurs de ces registres. Ceux-ci sont cruciaux pour communiquer et articuler des motivations qui, même si elles ne sont pas à proprement parler « inventées » sur le moment, puisent dans des codes qui ne sont pas pris au hasard²⁵. Ces choix révèlent des tensions dans nos identités sociales et leur sélection montre la volonté de marquer une appartenance à un groupe culturel et à son héritage²⁶. D'où des

22. F. Faucher, *Les habits verts de la politique*, op. cit., p. 49.

23. A. Giddens, *Modernity and Self-identity: Self and Society in the Late Modern Age*, Polity Press, Cambridge, 1991.

24. F. Faucher, *Les habits verts de la politique*, op. cit., p. 152-158.

25. D. Della Porta, « Life Histories in the Analysis of Social Movement Activists », in M. Diani et R. Eyerman (dir.), *Studying Collective Action*, Sage, Thousand Oaks, 1992, p. 181.

26. D. Cefai et P. Lichterman, « The Idea of Political Culture », in R. Goodin et C. Tilly (dir.), *The*

régularités dans les récits de « conversion », de prise de conscience écologiste et d'évolution des comportements qui sont aussi autant de manière de marquer l'appartenance à des groupes de référence et le produit des interactions et des expériences co-construites et interprétées. Ces registres sont aussi nationaux parce que les militants se positionnent par rapport à leurs interlocuteurs politiques et à ceux de la vie quotidienne.

En s'intéressant à ces registres contrastés, on peut faire apparaître, au-delà d'une préoccupation commune pour la cohérence personnelle, des nuances qui expriment une inscription dans un contexte politico-culturel plus large. Pour les Anglais, le choix des styles de vie est difficilement dissociable d'une identité individuelle et donc d'un engagement politique vert. On pourrait comparer cette posture à celui du puritain qui trouve dans ses pratiques le signe de la grâce. Au début des années 1990, 84 % des Greens considéraient que « c'est l'individu, vous et moi, qui doit changer de comportement²⁷ ». Leur végétarisme tranchait par ailleurs avec l'engouement des Verts pour les produits bio et leur hésitation à parler de leur consommation carnée²⁸. Parmi les militants interrogés, nombreux mangeaient peu de viande et tous se défendaient d'être végétariens, comme par peur d'une stigmatisation. La polémique sur les « Khmers verts » et les attaques de Luc Ferry accusant les écologistes de *deep ecology*, voire de fascisme²⁹, ne pouvaient que compliquer leur positionnement.

Formes et légitimité de l'action politique

Un détour par la culture politique est aussi heuristique si l'on s'intéresse à la forme partisane et aux innovations organisationnelles des partis verts (voir la chronologie ci-dessous). Dès 1974, la forme partisane s'est imposée aux précurseurs du Green Party alors que les écologistes français hésitent encore à admettre qu'ils sont un parti plutôt qu'un mouvement. Les Britanniques ont fondé leur organisation dans le contexte d'un parlementarisme apaisé où les partis étaient incontournables. Jusqu'aux années 1990, les partis britanniques étaient légitimes, le système parlementaire incontesté. Puisque les grands partis ne répondaient pas à la demande sociale exprimée par le mouvement associatif environnementaliste, la décision a été prise de renoncer à la stratégie de cooptation des grandes associations. En dépit d'un mode de scrutin qui rend quasi impossible d'être élu, les écologistes ont présenté des candidats à toutes les échéances depuis 1979. Il leur a fallu attendre 1986 pour obtenir un premier élu local. Caroline Lucas a ensuite été la première élue au niveau du comté (1993), au Parlement européen (1999) et finalement aux Communes (2010).

Oxford Handbook of Contextual Political Analysis, Oxford Univ. Press, Oxford, 2008, p. 392-414.

27. L. Bennie *et al.*, « Green Dimensions: The Ideology of the British Greens », in *Green Politics Three*, Edinburgh Univ. Press, Édimbourg, 1995, p. 222-223 ; F. Faucher, *Les habits verts de la politique*, *op. cit.*, p. 55.

28. F. Faucher, « Manger Vert », *Revue Française de Science Politique*, vol. 48, 1998, p. 436-456.

29. L. Ferry, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, Paris, 1992.

Chronologie des Verts et du Green Party

| Les Verts | Green Party |
|---|--|
| 1974 : Candidature présidentielle de René Dumont. | 1974 : Fondation de People. |
| 1984 : Fondation. | 1979 : Premières candidatures écologistes à un scrutin national. |
| 1989 : 11 % des voix et 11 élus au Parlement européen. | 1986 : Élu au niveau du conseil local. |
| 1992 : Concurrence de Génération Écologie et premiers élus régionaux. | 1989 : 15 % des voix et aucun élu au Parlement européen. |
| 1994 : Divisions en plusieurs partis concurrents. | 1991 : Réforme Green 2000 et division. |
| 1997 : Réforme des statuts. | 1993 : Première élue au niveau du comté. |
| 1997 : Entrée à l'Assemblée nationale. | 1998 : Élus au Parlement écossais et à l'Assemblée de Londres. |
| 1997-2002 : Coalition « gauche plurielle » au pouvoir. | 1999 : Deux élues au Parlement européen. |
| 2002 : Audit participatif interne. | 2008 : Désignation d'un Leader. |
| 2009 : 16 % aux élections européennes pour Europe Écologie. | 2010 : Élu à Westminster. |
| 2010 : Fusion Europe Écologie-Les Verts. | |

En France, au contraire, la difficulté suprême est de s'accepter comme parti puisqu'il est illégitime³⁰. Le mouvement social reste la référence – sans que les adhérents y soient nécessairement plus investis qu'ailleurs. Les associations offrent des candidats d'autant plus légitimes qu'ils ne sont pas « encartés », ce qui serait simplement impensable au Royaume-Uni. Les Verts rejettent le titre et la forme partisane, se voulant mouvement, association, fédération, tout sauf « parti », même après 1984. Aujourd'hui, la tension reste la même avec Europe Écologie et le choix d'un candidat à la présidentielle. Bien que l'espace politique de la gauche et de l'écologie soit encombré en France, cette offre pléthorique explique un peu le succès électoral³¹.

Dans les deux cas, les partis écologistes critiquent « vertement » les institutions représentatives (la monarchie et la présidence élue au suffrage universel, pour des raisons diverses) et le mode de scrutin majoritaire. Au Royaume-Uni, la configuration politique rend les alliances impensables. Les Greens critiquent la déresponsabilisation qu'ils associent au système représentatif et les déformations du mode de scrutin. Ils souhaitent une participation plus intense. À Oxford, où les élections locales sont annuelles en raison de l'alternance entre renouvellement par tiers du niveau municipal et tous les quatre ans pour les districts, le parti a adopté une stratégie d'omniprésence qui a permis depuis 1979 de routiniser les candidatures et les campagnes, de créer un effet d'entraînement qui a porté ses fruits. Le démarchage à domicile est permanent dans certaines zones (c'est également le cas à Brighton³²). L'action directe non

30. J.-M. Donegani et M. Sadoun, *La démocratie imparfaite*, Gallimard, Paris, 1994 ; R. Huard, *La naissance du parti politique en France*, Presses de Sciences Po, Paris, 1996.

31. D. Boy, *L'écologie au pouvoir*, Presses de Sciences Po, Paris, 1995.

32. En 2011, Oxford a élu le premier maire vert du pays. Brighton a obtenu avec C. Lucas (conseillère du comté d'Oxford en 1993) le premier député vert en 2010 et le premier exécutif muni-

violente utilisée contre les gouvernements conservateurs des années 1990 avait perdu de son attrait à l'arrivée des travaillistes parce que certains grands projets furent abandonnés. Bien que les mobilisations contre le changement climatique aient repris le flambeau de la protestation, les Greens sont désormais recentrés sur une stratégie électoraliste. Légitimée par son élection, Lucas est désormais courtisée par la gauche en voie de recomposition, mais le Green Party demeure isolé.

La situation est radicalement autre en France où les alliances, notamment préélectorales, sont une nécessité. L'accord de 1997 a permis aux Verts d'obtenir une représentation parlementaire, renégociée chaque fois malgré les difficultés d'affirmation identitaire dans une gauche où la concurrence est forte. Les élections européennes de 2009 ont créé l'illusion d'une percée durable pour la dernière incarnation d'un grand mouvement écologiste inclusif. L'élection présidentielle présente un défi récurrent pour Les Verts car elle suscite les vocations à prendre la tête du mouvement, favorise les querelles de personnes et de chapelles, et n'aboutit généralement qu'à des résultats dérisoires. Les Verts ont en revanche acquis une expérience de la gestion, des négociations politiques et des contraintes des coalitions de par leur participation au gouvernement de la gauche plurielle et leur élection dans les conseils régionaux et municipaux ainsi qu'au Parlement européen.

On pourrait sans doute aller encore une fois chercher dans l'histoire religieuse comparée des deux pays une propension plus ou moins grande à la tolérance et à l'acceptation du pluralisme. L'aspiration totalisante à l'universalité décryptée par J.-M. Donegani et M. Sadoun dans leur analyse des conceptions françaises des partis politiques souligne une vision du bien public qui tolère mal les particularismes (qu'ils soient régionaux ou communautaires) et qui peut se traduire par des joutes oratoires alliant un désaccord idéologique à une certaine violence verbale³³. La vision d'un État seul défenseur de l'intérêt général contre les intérêts particuliers s'oppose à celle d'un espace public qui est le résultat de conflits d'intérêts légitimes qui s'équilibrent en s'opposant et en s'exprimant. Cette piste, qui se devrait d'être explorée plus avant, pourrait nous éclairer sur les formes des discours et des conflits internes et sur les capacités contrastées des Verts et des Greens à organiser des délibérations apaisées, à chercher et trouver des moyens de travailler qui évitent les conflits, et donc à produire des organisations politiques et électorales performantes³⁴. Si les Greens n'ont pas été épargnés par les désaccords stratégiques, sur la vocation et les objectifs de l'organisation ou sur la nature du leadership vert, ces conflits internes au mouvement politique pâlissent en regard de l'histoire de l'écologie politique française, divisée sur la nécessité de former un parti (1974-1984), puis par la multiplication de ceux-ci (durant les années 1990) et le zèle

cipal en 2011.

33. J.-M. Donegani et M. Sadoun, *op. cit.*

34. F. Faucher, *Les habits verts de la politique, op. cit.* ; G. Frankland *et al.*, *op. cit.*

« coupeur de tête » des gardiens de l'idéal participatif ranimé périodiquement par la contrainte institutionnelle de l'élection présidentielle.

Le casse-tête de la démocratie interne et du leadership

Il est également intéressant de confronter les manières dont les verts français et britanniques conçoivent et construisent la démocratie participative dans leur parti. Malgré des exigences et des aspirations très similaires, les solutions trouvées et mises en place reflètent leur capacité respective à s'adapter aux contraintes institutionnelles et politiques de leur environnement et aussi à imaginer de nouveaux modes organisationnels.

Partisans de la représentation proportionnelle, les partis verts français et britanniques ont néanmoins fait le choix de modes de scrutin et de pratiques démocratiques qui portent la marque des pratiques nationales. Les Verts ne peuvent ainsi penser leur organisation autrement que sur le modèle du parti socialiste et donc de la proportionnelle de liste, au risque de favoriser la formation de courants – fussent-ils informels – autour des motions d'orientations discutées et adoptées lors des assemblées générales. Or, si 15 % des adhérents s'y retrouvent, c'est-à-dire s'impliquent, s'allient et s'opposent tour à tour, la très grande majorité s'irrite de ce qui paraît être la reproduction des arrangements de couloirs entre élites qu'ils dénoncent dans les autres partis³⁵. En 2002, Dominique Voynet, alors secrétaire générale, a commandité pour Les Verts un audit participatif interne qui a souligné une forte insatisfaction des adhérents à l'égard de leur parti. Ce malaise était en partie lié à l'inefficacité de l'organisation et aux frustrations liées au fonctionnement interne et aux courants. Les difficultés se manifestaient au niveau de l'exécutif national mais également dans la capacité du parti à communiquer à l'interne et à mutualiser les expériences. Pourtant, malgré la volonté de réforme démontrée par cette démarche unique en son genre, Les Verts n'ont, dix ans plus tard, toujours pas réussi à s'entendre sur des changements statutaires ou pratiques qui puissent résoudre leurs problèmes. La fusion avec Europe Écologie et la création d'un nouveau « parti-mouvement » s'inscrit dans le prolongement de plus de trente ans d'hésitations et de sclérose sans paraître d'avantage faire progresser l'organisation. Les associations apportent au parti la légitimité d'une articulation au mouvement social sans réussir à transformer les règles du groupe politique et probablement sans en altérer les habitudes voire les travers.

Tout autant pris dans les tropismes nationaux, les Greens sont attachés à une relation personnelle entre l'élu et ses électeurs et rejettent donc la proportionnelle de liste au profit du vote simple transférable. La personnalisation des élections a contribué à éviter la constitution de tendances structurées tandis que la marginalité et le système parlementaire ont évité les querelles sur le leadership du mouvement qui déchirent Les Verts à intervalles réguliers. Alors

35. B. Rihoux, F. Faucher et A. Peirano, *Audit participatif interne*, Les Verts, 2002, <lesverts.fr/mots.php3?id_groupe=12&id_mot=214>.

que la question du leadership – et de la désignation d'un leader unique – a été l'enjeu de violentes disputes (et même d'une scission au début des années 1990), les Greens ont accepté l'élection d'un exécutif dirigé par un *Chair* en 1991, puis celle d'un leader en 2008. Lentement, le parti a choisi d'adapter ses exigences aux contraintes du système politique parlementaire et médiatique et a accepté de reconnaître le rôle, bénéfique à la cause de l'écologie politique, de leadership très participatif d'une élue à la fois discrète et tenace, Caroline Lucas. Alors que Les Verts ont progressivement réduit le rythme de leurs réunions nationales, passant d'une assemblée générale annuelle jusqu'en 1997 à un congrès tous les trois ans sur le modèle des grands partis français³⁶, le Green Party a conservé, à l'instar des autres partis britanniques, une conférence annuelle à l'automne, où sont débattus les projets politiques et sans que l'élection des dirigeants y soit directement nécessairement liée³⁷.

Conclusion

Cet article a invité à un détour par le Royaume-Uni pour mieux comprendre les particularités idéologiques et les difficultés organisationnelles qui caractérisent aujourd'hui encore Europe Écologie-Les Verts. Il a tenté de souligner les origines historiques et culturelles, et non seulement politiques et institutionnelles, qui expliquent comment des partis porteurs de préoccupations écologistes expriment des manières différentes de concevoir et de vivre leur « vertitude ». Il argumente l'impossibilité de l'économie du « détour », c'est-à-dire du comparatisme, lorsque l'on cherche à comprendre un phénomène politique. Il ne s'agit alors plus de trouver les causes de l'exceptionnalisme, qu'il soit français ou autre, mais de réfléchir aux déclinaisons d'un cas selon les contextes où il se déploie.

FLORENCE FAUCHER est docteur en science politique. Elle est directrice de recherche au Centre d'études européennes de Sciences Po et a enseigné au Royaume-Uni et aux États-Unis. Ses recherches portent sur les transformations du militantisme et sur les changements dans les rapports au politique. Elle s'intéresse en particulier à la démocratie interne aux partis et aux dimensions privées de l'engagement. Elle est l'auteur de plusieurs monographies dont les *Habits verts de la politique* (Presses de Sciences Po, 1999).

36. L'Agora permettra néanmoins de réunir annuellement les adhérents du mouvement, tandis que le Conseil fédéral reprend le rôle et la structure du Conseil national interrégional pour la branche politique d'Europe Écologie-Les Verts. Ce dernier n'est finalement que la fusion de deux organisations au sein de laquelle Les Verts n'ont guère fait de concessions.

37. F. Faucher-King, *Changing Parties: An Anthropology of British Political Party Conferences*, Palgrave, Londres, 2005.